

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## L'état d'éveil

Sylvie Massicotte

Volume 47, numéro 3 (269), septembre 2005

Lever l'encre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32853ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massicotte, S. (2005). L'état d'éveil. *Liberté*, 47(3), 57–63.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**Érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## L'état d'éveil

Sylvie Massicotte

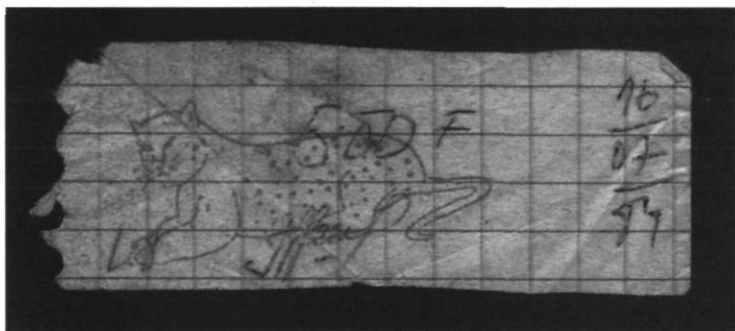
Voyager me semble aussi demandant qu'écrire. On n'écrit pas n'importe comment, on ne voyage pas de n'importe quelle façon. Il faut une disponibilité, une ouverture pour favoriser la rencontre qui donnera sens au voyage autant qu'à l'écriture. Mais plus souvent qu'autrement, dans ma vie actuelle, le besoin de bouger correspond à des moments d'épuisement (fatigue physique, tarissement de l'écriture). Et si je pars dans cet état de repli, de fermeture, je ne percevrai que le choc du dehors, je deviendrai semblable à mes personnages qui manœuvrent dans le malaise. Au milieu des villes, les paumés me suivront à la trace, les arnaqueurs m'auront à l'œil, vautours paresseux au-dessus d'une proie trop facile. Même si les zones d'inconfort peuvent entraîner un état favorable à la création, il m'aura fallu apprendre, au cours des ans, à faire la distinction entre « voyages » et « vacances ». Les vacances ? C'est recueillir le meilleur, sans effort et sans trop se questionner (ne serait-ce qu'une semaine !), s'arrêter quelque part, choisir l'immobilité plutôt que l'errance, parfois, oui, les orteils en éventail sous les palmiers, s'étendre sur le sable plutôt que de coucher quoi que ce soit sur le papier... Le risque que l'on prend, dans l'écriture, ne peut être le même partout.

Plus jeune, je vivais le voyage comme une quête. On avait beaucoup répété à l'étudiante que j'étais : « Pour écrire, il faut avoir vécu », jusqu'au jour où je comprends qu'il me faille voyager. Et je suis partie, à l'âge de vingt-trois ans, sans me douter que je me rendrais jusqu'en Afrique. Cette aventure, qui aura duré trois ans, a constitué un matériau inépuisable qui m'habite encore. Pour écrire, il fallait avoir vécu. Pour écrire, il fallait partir. Il est question de cela dans mon livre *Au pays des mers* pour lequel j'en suis venue à utiliser des extraits de mes textes de fiction de façon à

poursuivre le récit de faits réels représentatifs de mes voyages. Car raconter ces événements de façon chronologique était impossible. J'ai dû rompre la chronologie du texte de la même manière que l'on casse le fil des jours et que l'on brise ses habitudes, en voyage. « Pourquoi partir ? » me demande-t-on, depuis la sortie de ce livre, dans divers contextes où l'on réunit des écrivains voyageurs. Chaque fois que l'on me pose cette question, j'entends « Pourquoi écrire ? »

Il m'arrive encore aujourd'hui, quand je ne suis pas trop crevée, de plier bagage en misant sur cette liberté à laquelle j'ai eu droit en voyageant. Sans doute parce que je persiste à croire que la liberté existe toujours dans notre monde uniformisé. Je remplis des cases rigides et je réponds à des questions posées sur un ton de plus en plus ferme, je traverse les douanes, je me déplace, constatant à quel point les lieux publics se ressemblent, comme s'ils avaient été conçus pour nier les différences ou pour les présenter de façon folklorique. Toutes les différences, quelles qu'elles soient, apparaissent sous un même jour. Mais je poursuis ma route en écoutant le roulis de mon bagage (oui, oui, j'ai troqué le sac à dos contre une valise à roulettes !) et je me convaincs que le voyage est encore possible puisqu'il y a des êtres, des regards qui se croisent, des amitiés qui naissent. Puisque je peux humer, écouter, ressentir, observer. Puisque je peux détailler les gens et davantage si je me trouve dans un pays où la langue est indéchiffrable pour moi, je peux saisir plus de choses, on dirait, en faisant abstraction du discours, je dispose d'une plus grande latitude pour interpréter, extrapoler, créer des scénarios sans restriction. Puisque je suis vivante et prête à rencontrer, puisque par la rencontre quelque chose se crée, oui, voyager demeure possible.

Une fois ailleurs, je cherche assez rapidement à me fondre aux gens qui vivent sur place, à fréquenter le même marché qu'eux et à déambuler sur les trottoirs en ayant l'air d'être chez moi. Je dissimule mon plan de la ville et j'accepte de me perdre. Puis,



Sylvie Massicotte, *Afrique* 1984.

quand on m'interpelle dans la langue du pays ou que l'on me demande une direction qui m'est inconnue, c'est un compliment. Je me dis qu'on ne s'est donc douté de rien. Mais n'ayant aucun talent pour les langues, je suis vite obligée de passer aux aveux... On ne tarde pas à poursuivre en anglais et, du coup, je me vois correspondre à l'image que l'on se fait d'une véritable touriste. Et me reconnaître comme touriste est une terrible défaite. À partir de ce moment, on peut me voir en train d'observer. Ce n'est plus pareil. J'apprécie quand je peux voir, à condition de ne pas être vue. Je tiens à regarder les gens vivre, réagir, se déplacer dans des décors qui me sont peu familiers. Comme si je pressentais que ces silhouettes allaient pouvoir défiler encore longtemps après que la mémoire les aura transformées. Elles serviront de déclencheurs à un texte ou alors elles se profileront en arrière-plan, personnages secondaires devant lesquels on se demande toujours : Mais d'où viennent-ils ? Que viennent-ils provoquer dans ce premier jet ? Et je fais quoi maintenant ? « Je fais quoi maintenant ? » voilà une question que l'on se pose souvent en voyage.

Certains éléments, certains détails rencontrés à l'étranger peuvent réapparaître dans mon écriture, mais le voyage n'est pas pour autant une source d'« inspiration ». Le voyage est une manière d'être qui favorise la création. « Le créateur contemporain n'est pas le génie inspiré et s'il y a révélation, elle vient d'une part latente de lui-même dans son rapport au monde, part qui n'attendait qu'à se manifester<sup>1</sup> ».

Il m'arrive de me dire que voyager correspond à un état que je parviendrais à maintenir, une fois de retour chez moi, si je gardais la même disponibilité, si je vivais encore comme la voyageuse qui, dès qu'elle se trouve ailleurs, se réveille (voyager serait un « état d'éveil »). C'est avec cette voyageuse en moi que j'ai rendez-vous quand je pars au loin. Et c'est avec elle que j'écris, j'en suis

---

<sup>1</sup> Louise Paillé, *Livre Livre. La démarche de création*, Trois-Rivières, Éditions d'art Le Sabord, 2004, p. 20.

certaine. Elle se réveille par la force de l'écriture, comme par celle du voyage, au moment où seul l'instant présent importe. Car le temps s'écoule d'une façon différente pendant que l'on écrit. Pendant que l'on voyage également. Cette intensité, cet autre niveau que j'atteins lorsque je suis ailleurs, tout comme lorsque je suis plongée dans l'écriture, j'y accède aussi quand je me retrouve en état de choc, en situation d'urgence provoquée par la mort ou la maladie d'un être cher, par exemple. Le temps se trouve alors court-circuité, l'essentiel refait surface et c'est tout ce qui compte. L'essentiel, c'est ce que l'on fait exister. Mais il ne serait pas possible de maintenir en permanence cet « état d'éveil ». Il faut des vacances, un repos prévisible...

L'écriture, c'est le choix de l'imprévisible, justement. C'est accepter que les choses ne se passent pas comme on avait prévu. C'est un véritable voyage, l'écriture, et c'est exigeant. Car toutes les rencontres sont possibles, et tous les lieux, sans qu'il n'y ait jamais de sentiers battus pour y accéder. Et j'ai l'impression que, plus on acquiert d'expérience, en création, plus ces sentiers semblent effrayants. « C'est de plus en plus difficile... » nous entend-on répéter. Nous ne sommes donc pas des touristes, mais de véritables voyageurs qui, même vaccinés, ne sont pas à l'abri de tout ! « Comment fait-on pour enrayer cette peur de ne pas y arriver ? » me demandent certains participants à mes ateliers d'écriture. « Je ne voudrais pas travailler pour rien », ajoutent-ils du même souffle, imprégnés par les critères d'efficacité et de performance de notre société. Faut-il avoir voyagé pour saisir que les longs détours éprouvants ne sont pas inutiles ?

J'ai eu l'occasion d'allier le voyage et l'écriture de manière significative, à travers des séjours professionnels. Il y a près de deux ans, j'ai bénéficié d'une résidence de trois mois à Amsterdam, grâce à une bourse du Conseil des arts et des lettres du Québec et de la Fondation des lettres néerlandaises. Je n'en mesure pas encore tous les effets. Mon projet d'écriture était lié

à la thématique de l'eau (déjà très présente dans mes livres et mes paroles de chansons). J'avais choisi de parcourir la ville d'Amsterdam, à la recherche d'un canal qui allait pouvoir servir de fil conducteur à mon texte. Le soir venu, je m'installais à ma table de travail, face aux grandes fenêtres qui donnaient sur un immeuble du XIX<sup>e</sup> siècle. J'avais déjà remarqué l'utilisation des bougies, plus répandue qu'ailleurs, dans les maisons des Pays-Bas et de certaines villes flamandes. Je n'osais trop regarder à l'intérieur des appartements de l'immeuble, mais ces petites boîtes illuminées, ces minuscules théâtres de vie quotidienne, constituaient une présence forte et inhabituelle qui m'accompagnait dans l'écriture. Je détournais parfois les yeux de mon écran d'ordinateur pour constater qu'une des fenêtres s'était éteinte, puis une autre, et je me retrouvais finalement devant un grand mur noir, plus seule qu'au milieu de la sombre forêt où j'avais l'habitude d'écrire, chez moi, au Québec. Le lendemain, je repartais à la recherche de mon canal. Je l'ai rencontré, maintes fois. Et pourtant, le soir, dans l'écriture, il ne figurait pas. N'avais-je pas écrit, à la fin de mon livre *Au pays des mers* : « Je suis aussi fascinée par ces humains qui défilent devant la mer que par la mer elle-même » ? Je me retrouvais donc à Amsterdam davantage aux prises avec des personnages confinés dans un lieu clos qu'avec un canal qui ne semblait pas pouvoir apparaître dans l'écriture !

Quelques semaines ont passé, puis j'ai eu le bonheur d'aller écrire à Bergen, à quelques kilomètres de la mer, dans la maison d'un poète disparu (Adriaan Roland Holst, décédé en 1976). Ce lieu chargé de vécu avait été mis à ma disposition pour une semaine et, dès ma première nuit là-bas, j'ai rêvé à un canal, mystérieux, inquiétant. La surface de l'eau était une sorte de miroir que mon regard réussissait à traverser pour découvrir les figures étranges qui s'y profilaient. Le lendemain, j'ai pu avancer mon texte en intégrant assez naturellement cette image. Il m'avait fallu sortir d'Amsterdam. Il m'avait fallu un ailleurs dans l'ailleurs pour qu'apparaisse, dans l'écriture, ce fameux canal

qu'il ne me restait plus qu'à suivre si je m'en tenais au projet tel que je l'avais formulé. Le rêve m'avait tenu lieu de voyage. Car c'est le rêve qui a su réveiller la voyageuse en moi et qui a provoqué, dans mon écriture, ce que je croyais que le voyage allait déclencher.

Il y a donc une disposition intérieure qui se réveille parfois en voyage, mais pas toujours et pas seulement en voyage. Le rêve, le cours de l'écriture, la vie (la mort) constituent pour moi autant de déclencheurs de cet « état d'éveil » qui émerge là où l'on ne s'y attend pas.